

Le bilinguisme et le biculturalisme Essai de définition

François Grosjean

Laboratoire de traitement du langage et de la parole
Université de Neuchâtel

Introduction

Cet article comporte deux grandes parties. Dans la première, qui traite du bilinguisme, je présente d'abord quelques réflexions sur le sujet (définition du bilinguisme, compétence communicative du bilingue, flux et reflux des langues, etc.). J'évoque ensuite les différents modes de communication dans lesquelles se trouve le bilingue - le mode monolingue et le mode bilingue - et l'effet qu'exercent ceux-ci sur l'activité langagière du bilingue. Je traite enfin de l'enfant bilingue: l'acquisition simultanée ou successive qu'il fait des deux langues, les différents modes de communication qu'il rencontre, les mythes qui entourent les effets du bilinguisme sur son développement cognitif. Dans la deuxième partie, qui traite du biculturalisme, j'évoque la notion de culture et propose une définition de la personne biculturelle. J'aborde ensuite l'identité du biculturel, le devenir biculturel, et enfin, le comportement biculturel. Les lecteurs qui seraient intéressés par d'autres aspects du bilinguisme et du biculturalisme peuvent se référer aux ouvrages de synthèse qui ont paru récemment (voir, entre autres, Appel et Muysken, 1987; Baetens-Beardsmore, 1986; Grosjean, 1982; Hakuta, 1986; Hamers et Blanc, 1983; Lüdi et Py, 1986; McLaughlin, 1978; Romaine, 1989).

Première partie. Le bilinguisme

1. Quelques réflexions sur le bilinguisme

1.1. Qu'est-ce que le bilinguisme?

Bien que certains chercheurs définissent le bilingue comme étant celui qui possède une maîtrise parfaite de deux (ou plusieurs) langues, la plupart d'entre eux sont d'avis que cette définition n'est pas réaliste (Baetens-Beardsmore, 1986; Grosjean, 1982; Hakuta, 1986; Haugen, 1969; Romaine, 1989). Si l'on devait considérer comme bilingues uniquement les personnes qui passent pour être monolingues dans chacune de leurs langues, nous ne pourrions classer un grand nombre d'individus qui utilisent régulièrement deux ou plusieurs langues dans leur vie quotidienne sans toutefois posséder parfaitement l'ensemble des compétences linguistiques dans chacune de celles-ci. Ce constat a amené les chercheurs à proposer de nouvelles définitions du bilinguisme, telles que la capacité de produire des énoncés significatifs dans deux (ou plusieurs) langues, la maîtrise d'au moins une compétence linguistique (lire, écrire, parler, écouter) dans une autre langue, l'usage alterné de plusieurs langues, etc. Dans le cadre de cet article, nous entendrons par bilingues les personnes qui se servent de deux ou de plusieurs langues (ou dialectes) dans la vie de tous les jours. Ceci englobe les personnes qui ont une compétence de l'oral dans une langue et une compétence de l'écrit dans une autre, les personnes qui parlent deux langues avec un niveau de compétence différent dans chacune d'elles (et qui ne savent ni lire ni écrire dans l'une ou l'autre), ainsi que, phénomène assez rare, les personnes qui possèdent une maîtrise parfaite de deux (ou plusieurs) langues.

1.2. Le bilinguisme: un fait naturel

Le bilinguisme se manifeste dans tous les pays du monde, dans toutes les classes de société, dans tous les groupes d'âge. Il a été estimé que la moitié de la population du monde est bilingue. Le bilinguisme est dû à des facteurs nombreux tels que la migration politique, économique et religieuse, la fédération politique de différentes régions linguistiques, l'éducation, etc. Il est important de noter ici qu'il n'y a pas de relation directe entre un bilinguisme

d'état et un bilinguisme individuel: certains états qui sont officiellement bilingues ou multilingues regroupent en fait très peu de bilingues (le Canada, la Belgique, par exemple) tandis que des états officiellement monolingues (la Tanzanie, le Kenya, etc.) ont une population bi- ou multilingue. Ce sont les pays occidentaux avec leur politique de monolinguisme qui voient dans le bilinguisme une exception. En fait, le bilinguisme est un fait naturel, qui se développe lorsqu'il y a contact entre langues et besoin chez l'individu de communiquer en plusieurs langues. Il n'est que de séjourner dans un pays d'Afrique ou d'Asie pour se rendre compte de l'étendue du bilinguisme dans le monde.

1.3. La compétence communicative du bilingue

Nous avons écrit plus haut qu'il est rare de rencontrer un bilingue qui possède une maîtrise équivalente et/ou parfaite de ses deux langues. On observera presque toujours un déséquilibre entre les deux langues, et ceci parce que le bilingue se sert de celles-ci pour des domaines et des activités différentes (telle langue est utilisée uniquement au travail; telle autre à la maison; telle langue est écrite; telle autre ne l'est pas, etc.). Ce "déséquilibre", vu dans une perspective "monolingue" (voir la thèse souvent énoncée que le bilingue est la somme de deux monolingues incomplets), disparaît si l'on aborde le bilinguisme, non pas par l'intermédiaire de la maîtrise que possède le bilingue de ses deux langues, mais par la compétence communicative qu'il a face à ses besoins de tous les jours. En fait, le bilingue stable, à savoir celui qui n'est plus en période d'apprentissage d'une des deux langues, présente la même compétence communicative que le monolingue et communique aussi bien avec le monde environnant que ce dernier (mais de manière différente, bien entendu).

Ce potentiel communicatif ne doit pas être évalué au moyen d'une seule langue, cependant, car le bilingue est un tout. La coexistence et l'interaction des deux langues ont créé en lui un ensemble linguistique qui est difficilement décomposable en deux monolinguisms. La seule comparaison possible doit se faire au niveau de la compétence communicative: le bilingue, en se servant de l'une, de l'autre ou des deux langues simultanément (selon l'interlocuteur, la situation, le sujet, etc.) arrive-t-il à communiquer aussi

efficacement que le monolingue, à niveau socio-économique égal bien entendu? Cette question, la seule valable à notre avis, a rarement été posée. De nombreux chercheurs ont préféré comparer monolingues et bilingues sur la forme linguistique et n'ont cessé de souligner les déficits linguistiques qu'ils trouvaient chez les bilingues. Or, le bilingue, tout comme le monolingue, est un être communicant et, en tant que tel, doit développer une compétence communicative égale à celle du monolingue. Cette compétence se sert d'une langue, de l'autre ou des deux à la fois (sous forme de "parler bilingue") selon la situation, le sujet, l'interlocuteur, et elle ne peut donc être évaluée que lorsqu'on étudie la communication du bilingue dans son ensemble, et non plus à travers une seule langue.

Il ne viendrait jamais à l'esprit de l'amateur d'athlétisme de comparer le coureur de 110 mètres haies à la fois au sauteur en hauteur et au sprinter. Et pourtant, le premier combine en partie les compétences du sauteur et du sprinter, mais il le fait de telle manière qu'elles deviennent un tout indissociable, formant ainsi une compétence nouvelle. Et ce n'est qu'en tant qu'athlète performant qu'il peut être comparé au sprinter ou au sauteur. Cette analogie reflète assez bien la situation du bilingue face au monolingue. Le bilingue n'est pas deux monolingues mais un tout qui a sa propre compétence linguistique et qui doit donc être analysé en tant que tel. Si une comparaison doit être faite entre monolingue et bilingue, qu'elle se fasse alors au niveau de leur compétence communicative et non plus au niveau de l'une ou de l'autre langue.

1.4. Flux et reflux des langues chez le bilingue

Dans l'optique que nous avons prise, à savoir que le bilingue est un être communicant à part entière qui se sert de ses deux langues (séparément ou ensemble) pour communiquer, il devient alors intéressant d'étudier le flux et le reflux des langues chez celui-ci. Tout en gardant une même compétence communicative, il pourra évoluer avec le temps tout au long du continuum monolingue-bilingue, selon les besoins linguistiques. Des situations nouvelles pourront exiger un développement de certaines compétences linguistiques dans une des deux langues; d'autres feront que ces compétences linguistiques n'auront plus lieu d'être, et se résorberont; d'autres encore fe-

ront que le bilingue fera de plus en plus appel au parler bilingue dans sa vie de tous les jours.

Dans cette optique, le chercheur ne peut plus se permettre d'étudier uniquement l'apprentissage d'une langue seconde en milieu naturel sans s'intéresser également à l'évolution (la restructuration) de la langue première. De même, il ne peut analyser la perte d'une langue première sans prendre en considération l'évolution de la langue seconde. Les recherches fragmentées devraient donc être remplacées par l'analyse globale de la compétence langagière du bilingue. Cela permettra ainsi de montrer comment l'être communicant peut varier d'un monolingue fonctionnel à un autre, en passant par des étapes de bilinguisme, tout en préservant la même compétence communicative de base. Les changements de milieu, de besoins, de situations feront que cette personne aura à restructurer sa compétence langagière; ils n'auront, par contre, aucun effet sur sa compétence communicative - celle-ci restera la même tout au long de cette restructuration.

1.5. Avantages et inconvénients du bilinguisme

Vu par les sociétés monolingues, le bilinguisme est un paradoxe qui entraîne soit de gros avantages, soit d'énormes inconvénients. Du côté des avantages, nous trouvons le développement cognitif précoce de l'enfant, une plus grande créativité, une ouverture d'esprit, une tolérance certaine, etc. Du côté des inconvénients, on évoque le retard scolaire et cognitif de l'enfant bilingue, la marginalisation de celui-ci, le semilinguisme, etc. En fait, ces avantages et inconvénients ont très peu à voir avec le bilinguisme en tant que tel; ils sont plutôt dus à la situation psychosociale dans laquelle se trouvent les différents bilingues. Certains sont membres de la classe dominante d'une société, tandis que d'autres ne le sont pas; certains ont reçu une scolarité complète, d'autres pas; certains appartiennent à un groupe social majoritaire, d'autres pas, etc. Ce sont ces facteurs-là qui expliquent principalement les prétendus avantages et inconvénients du bilinguisme, et non le fait de se servir quotidiennement d'une, de deux ou de plusieurs langues. Quittons nos sociétés occidentales où le fait d'être bilingue signifie souvent que l'on appartient à une minorité linguistique et culturelle et nous nous rendons compte du bien-fondé de cette constatation.

1.6. Autres aspects

Je ne mentionnerai que succinctement deux autres aspects. Le premier concerne la (les) personnalité(s) du bilingue. Il existe cette idée que le bilingue a une double personnalité. Il est, par exemple, direct, agressif, tranchant dans une langue, et réservé, chaleureux, compréhensif dans l'autre (voir Grosjean (1982), pages 279-284). En fait, il semblerait que ce changement de personnalité (cette double personnalité) ne soit pas différent de ce qui se passe chez le monolingue lorsque celui-ci change d'interlocuteur, de milieu, d'activité. Selon que l'on parle à ses parents, à des amis, à des supérieurs hiérarchiques, on modifie quelque peu son comportement et ses attitudes. Il en va de même pour le bilingue. Mais comme cette modification de comportement se double souvent d'un changement de langue, on a pu attribuer la variation de celui-ci à l'emploi de la langue en question, d'où le mythe erroné de la "double personnalité". Le bilingue, comme le monolingue (non pathologique), a une seule personnalité, mais présente des variantes comportementales qui sont le fait de l'adaptation à un environnement différencié.

Le deuxième aspect concerne ce qu'on peut appeler le "cerveau bilingue", à savoir l'organisation neurologique des langues chez le bilingue. Jusqu'à ces dernières années, on pensait qu'il existait une moins grande asymétrie des fonctions du langage chez le bilingue. Celui-ci se servirait tout autant de l'hémisphère droit que de l'hémisphère gauche lors du traitement du langage. Ce constat reposait malheureusement sur des études expérimentales mal contrôlées et sur des cas d'aphasies de polyglottes reportées dans les revues scientifiques et médicales. En fait, des études récentes semblent montrer que monolingues et bilingues partagent la même organisation cérébrale.

Nous terminons cette première partie avec un appel à la circonspection: l'étude du bilinguisme ne doit plus se faire avec un parti pris de monolingue. Une linguistique traditionnelle, basée sur l'étude du monolinguisme a, certes, aidé à défricher le terrain du bilinguisme, mais aura du mal dorénavant à faire avancer nos connaissances dans ce domaine. Il nous faut une nouvelle

approche qui ne considère plus le bilingue comme deux monolingues mais comme un tout indissociable que l'on doit étudier en tant que tel.

2. Les différents modes de communication du bilingue

Dans ses activités quotidiennes, le bilingue navigue entre différents modes de communication appartenant tous au même continuum. A l'une des extrémités du continuum, le bilingue est dans un mode de communication monolingue: devant des monolingues qui ne connaissent pas son autre langue, il se trouve dans l'obligation de n'utiliser que la langue de l'interlocuteur. A l'autre bout du continuum, le bilingue est avec d'autres bilingues qui parlent les mêmes langues que lui et qui acceptent le mélange des deux langues (le "parler bilingue"). Entre ces deux extrêmes, nous trouvons une série de modes intermédiaires. Afin d'être bref, nous ne décrirons que les deux extrémités du continuum, tout en rappelant que les modes intermédiaires sont également fréquents et que le bilingue sera appelé parfois à naviguer entre ces modes à l'intérieur d'une même conversation.

Avant de passer à cette description, notons ceci. Tout d'abord, il est probable que les bilingues se différencient entre eux par rapport à la distance parcourue sur le continuum. Certains ne mélangent jamais leur deux langues sous forme de parler bilingue alors que d'autres se trouvent rarement en mode purement monolingue. Deuxièmement, il est important de savoir dans quel mode de communication le bilingue se trouve lorsque l'on étudie sa production linguistique. En effet, un élément donné qui pourrait être classé comme une "erreur" en mode monolingue (une interférence, par exemple) peut fort bien faire partie intégrante de l'énoncé en mode bilingue dans le sens qu'il est intentionnel et qu'il a été planifié. Trop de conclusions hâtives, allant jusqu'à taxer certains bilingues de semilingues ou d'alingues, ont été proposées sans qu'il y ait eu prise de conscience de ces différents modes de communication et reconnaissance du parler bilingue et du parler monolingue chez l'individu bilingue.

2.1. Le mode de communication monolingue

Dans ce mode, les bilingues optent pour la langue de l'interlocuteur monolingue et désactivent autant que possible leur(s) autre(s) langue(s). Cette capacité de désactivation ne cesse d'émerveiller les chercheurs qui expliquent ce phénomène en faisant appel à un interrupteur neurologique (Penfield, 1959), à un interrupteur psychologique (Macnamara, 1967), à un système de détecteur acoustico-phonétique (Obler et Albert, 1978) ou, tout simplement, à une capacité cognitive d'activation et d'inhibition d'une langue (Paradis, 1985). Les personnes qui réussissent complètement à désamorcer l'autre langue et qui, de plus, parlent parfaitement et sans accent la langue de l'interlocuteur, sont souvent perçus comme monolingues dans cette langue. Bien que de tels cas soient relativement rares, ce sont justement ceux-là qui ont amené les observateurs à penser que les bilingues étaient (ou devraient être) deux monolingues en une seule personne. En réalité, la désactivation de l'autre langue est rarement totale, et ceci se remarque par les interférences que produisent les bilingues. Une interférence est une déviation particulière du locuteur dans la langue de l'énoncé, due à l'influence de la langue désactivée. Les interférences peuvent se situer à tous les niveaux linguistiques (phonologique, lexical, syntaxique, sémantique, pragmatique) et dans toutes les modalités (oral, écrit ou signes). Chez certains bilingues anglais-français, par exemple, nous trouvons au niveau phonétique:

Je l'ai *observé*.

où le /p/ et le /s/ sont prononcés /b/ et /z/. Nous relevons aussi des interférences lexicales du type:

Une fois qu'on a *extendu* son visa
(prolongé)

où "extendu" vient de l'anglais "extend". Il existe également des interférences d'idiomes du type:

Il parle à travers son chapeau.

basé sur "He's talking through his hat" au lieu de "Il parle pour ne rien dire", et des interférences syntaxiques du type:

Là où l'accent tonique est

basé sur "The place where the stress is" à la place de "Là où est l'accent tonique".

Il est possible de distinguer deux grands types d'interférence: les interférences statiques, qui reflètent des traces permanentes d'une langue dans une autre, et les interférences dynamiques, qui sont des intrusions éphémères de l'autre langue. (Ces dernières sont d'un intérêt particulier pour les psycholinguistes car elles reflètent une interaction dynamique et momentanée des deux systèmes de production alors que l'un des deux a été désactivé). Notons, en plus, que si l'une des langues n'est pas totalement maîtrisée, on remarquera des déviations dues à l'interlangue (souvent appelées déviations intra-linguistiques). Parmi celles-ci, on peut citer les surgénéralisations, les simplifications, de même que les hypercorrections et l'évitement de certains mots (ou signes) et expressions. Les interférences et les déviations intra-linguistiques, quoique parfois assez évidentes (l'accent étranger, par exemple), ne nuisent généralement pas au bon déroulement de la communication.

2.2. Le mode de communication bilingue

Plus intéressant peut être que le mode de communication monolingue est celui dans lequel se trouve le bilingue lorsqu'il est face à un autre bilingue qui parle les deux mêmes langues que lui, et qui accepte le mélange des langues (le parler bilingue). Dans ce mode, les interlocuteurs doivent tout d'abord décider de la langue de base qu'ils vont utiliser ensemble. Ce choix de langue, qui a fait l'objet de nombreuses études en sociolinguistique, repose sur un certain nombre de facteurs. Il y a d'abord ceux qui concernent l'interlocuteur, tels que sa maîtrise des deux langues, son âge, son statut social, ses préférences linguistiques, la langue qu'il parle habituellement avec son vis-à-vis bilingue, le rapport de force qui existe entre les deux interlocuteurs, etc. Il y a ensuite les facteurs liés à la situation (le lieu de l'échange, la présence ou non de monolingues, le formel de la situation) et ceux liés au

contenu (le sujet de l'échange). Enfin, nous trouvons les facteurs ayant trait à la fonction de l'interaction: volonté de créer une distance entre les interlocuteurs, d'accroître le statut d'un des protagonistes, d'exclure ou d'inclure quelqu'un, etc. Ces différents facteurs ont chacun un poids qui change selon le moment et qui se combine à celui des autres facteurs afin d'aboutir à la décision d'une langue de base. Notons que face à un autre bilingue, il y aura toujours choix de langue, mais il n'y aura pas forcément utilisation simultanée de l'autre langue. Quel n'est pas le bilingue qui, devant un bilingue puriste, s'est bien gardé de mélanger ses deux langues?

Le mélange des langues se fait à l'aide de deux opérations: le code-switching et l'emprunt. Le code-switching est le passage momentané mais complet d'une langue à l'autre pour la durée d'un mot, d'un syntagme, d'une ou de plusieurs phrases. Voici, par exemple, trois phrases françaises émises par un bilingue français-anglais où les passages à l'anglais sont de longueurs différentes:

Je ne suis pas assez *quick*
(rapide)

Va chercher Marc *and bribe him* avec un chocolat chaud.
(et tente le)

J'ai l'impression d'être *back in the country*
(de retour à la campagne)

Nous relevons une coupure nette lors du passage d'une langue à l'autre, coupure qui se fait normalement sans pause ou temps d'arrêt. Bien que les mécanismes psycholinguistiques et psychophonétiques qui permettent le passage entre deux langues n'aient pas encore été bien explorés, nous commençons à mieux comprendre les contraintes linguistiques qui régissent le code-switching (voir les travaux de Timm (1975), Pfaff (1979), Poplack (1980), par exemple). De plus, les causes du code-switching (besoin d'un mot ou d'une phrase dans l'autre langue, stratégies communicatives et emblématiques, etc.) ont fait l'objet de nombreuses recherches (voir la description de celles-ci dans Grosjean (1982), Lüdi et Py (1986)).

Une autre approche que les bilingues utilisent pour introduire la langue la moins activée en mode de communication bilingue est l'emprunt de mots ou d'expressions courtes avec adaptation morphologique (et souvent phonologique) à la langue de base (Lx). Ainsi, contrairement au code-switching qui est une juxtaposition de deux langues, l'emprunt est l'intégration d'éléments d'une langue dans l'autre. En général, l'emprunt concerne à la fois la forme et le contenu d'un mot, comme dans les exemples suivants:

Je vais *checker* cela.
(vérifier)

J'ai *mixé* la sauce.
(mélanger)

Un autre genre d'emprunt, appelé "loanshift", consiste à prendre un mot de Lx et d'étendre son sens afin de le faire correspondre à celui d'un mot en Ly, ou alors à réarranger l'ordre des mots en Lx d'après l'ordre en Ly et ainsi créer une nouvelle expression. En général, il est important de distinguer les emprunts spontanés (produits par le locuteur bilingue dans son discours) et les emprunts de langue (ou emprunts établis), à savoir les mots d'origine étrangère qui font maintenant partie intégrante du vocabulaire de la langue et que les monolingues utilisent également.

En conclusion, nous ne ferons que souligner à nouveau la nécessité absolue pour le linguiste de savoir dans quel mode de communication se trouve le bilingue lorsqu'il parle. En effet, certains traits bilingues de sa production auront un statut très différent selon le mode: interférences en mode de communication monolingue, ils seront peut-être emprunts ou code-switchings en mode de communication bilingue. Le fait que le bilingue changera de stratégies de production et de perception (et même peut-être de grammaire, voir Sankoff et Poplack (1980)) selon le mode de communication, rend la tâche du chercheur plus difficile certes, mais également plus stimulante.

3. L'enfant bilingue

S'il est un aspect du bilinguisme qui intéresse plus particulièrement le non-spécialiste, et à propos duquel il a souvent un avis bien tranché, c'est bien celui du bilinguisme chez l'enfant. En effet, quelle est la personne qui n'est pas surprise, sinon émerveillée, de voir un enfant de cinq ans apprendre une deuxième langue au contact de ses camarades, la parler couramment après quelques mois et l'oublier tout aussi rapidement lorsque le besoin de l'utiliser s'efface? Dans cette partie, nous évoquerons la manière dont l'enfant devient bilingue, soit de manière simultanée, soit de manière successive. Nous décrirons ensuite l'enfant bilingue en mode de communication monolingue et bilingue et nous terminerons en évoquant les résultats contradictoires concernant les effets du bilinguisme sur le développement cognitif de l'enfant.

3.1. Devenir bilingue

Les enfants deviennent bilingues parce qu'ils le doivent; leur environnement psychosocial crée un besoin de communiquer avec deux (ou plusieurs) langues, ce qui aboutit au bilinguisme. Ce besoin peut être dû au fait que les membres de la famille se servent de langues différentes, que la langue de l'école est différente de celle de la maison ou que des personnes dans l'environnement immédiat (gardiens, camarades, grands-parents, etc.) utilisent une autre langue. Sans nier l'importance de la valorisation d'une langue dans son acquisition (surtout chez les adolescents), la cause directe du bilinguisme chez l'enfant est bien le besoin de communiquer avec des gens qui ne parlent pas tous la même langue. Ainsi nous avons le cas des enfants Tanzaniens qui, avant l'adolescence, deviennent trilingues: langue locale, swahili (utilisé à l'école primaire) et anglais (utilisé à l'école secondaire), ou le cas des enfants Yaquis en Arizona qui apprennent le yaqui à la maison, l'espagnol avec leurs camarades de jeu et l'anglais dès la première année d'école.

Un enfant acquerra une deuxième langue aussi rapidement qu'il la perdra. Dès qu'il se rend compte qu'il n'a plus besoin d'une de ses langues, il ne l'utilisera plus et celle-ci s'estompera jusqu'à s'éteindre. Ceci est surtout vrai

lorsque l'enfant découvre que ses parents sont eux-mêmes bilingues et qu'il n'y a donc plus de raisons de maintenir leur langue lorsqu'ils sont les seuls à la parler. C'est ainsi qu'un des facteurs qui peut parfois nuire au développement du bilinguisme chez l'enfant est bien le bilinguisme des parents. Contrairement aux adultes, l'enfant n'est pas prêt à maintenir ses langues sans raison essentielle: si une seule suffit, il optera pour celle-ci. Par contre, s'il ressent un réel besoin de se servir d'une deuxième ou d'une troisième langue - au contact de monolingues qui jouent un rôle important dans sa vie - alors il les apprendra sans problèmes. Le flux et le reflux des langues chez l'enfant bilingue a fait l'objet de plusieurs études détaillées (voir Leopold (1970) ou Burling (1978)), mais nous ne savons encore que trop peu de choses sur la restructuration ou la perte d'une des langues de l'enfant bilingue. Cette langue est-elle perdue à tout jamais ou laisse-t-elle quelques traces dans le cerveau? Peu de chercheurs se sont penchés sur cette question et pourtant il y a probablement autant d'enfants en perte de bilinguisme qu'en devenir bilingue.

L'enfant bilingue acquerra ses deux langues soit de façon simultanée soit de façon successive, l'âge frontière entre ces deux types d'acquisition étant situé par la plupart des chercheurs à trois ans. En-deçà, nous avons une acquisition simultanée; au-delà, une acquisition successive. Dans l'acquisition simultanée, nous notons tout d'abord que l'enfant bilingue acquiert ses deux langues aussi rapidement que l'enfant monolingue sa seule langue, et que tous deux passent par les mêmes étapes d'acquisition - acquisition des sons faciles avant les sons difficiles, surgénéralisation du sens des mots, accroissement avec l'âge de la longueur des énoncés, simplification des structures syntaxiques en début d'acquisition, etc. Il est à noter également que l'acquisition simultanée de deux langues passe par une fusion initiale des deux systèmes linguistiques, systèmes qui iront en se séparant et deviendront peu à peu indépendants. Volterra et Taeschner (1978) proposent un modèle de séparation en trois étapes: dans la première, l'enfant ne possède qu'un seul lexique et n'a pas de grammaire; dans la deuxième, il possède deux lexiques et une seule grammaire; et dans la troisième, il possède deux lexiques et deux grammaires. Notons que dans la première étape, l'étape de fusion par excellence, nous trouvons des néologismes fabriqués à partir des deux langues, comme

par exemple des mélanges de mots ou des mots composés. Afin d'effectuer la transition de la période de fusion à la séparation des systèmes linguistiques, l'enfant s'aidera du contexte linguistique, du feedback des interlocuteurs monolingues et de la configuration phonologique des langues.

L'acquisition successive des deux langues en milieu naturel, quant à elle, a fait l'objet de travaux poussés depuis plusieurs années. Les chercheurs examinent des questions telles que l'âge optimal pour l'acquisition d'une deuxième langue ou l'apport de la première langue dans l'acquisition de la deuxième (voir le Chapitre 4 de Grosjean (1982)). Plus novatrice, peut-être, est la recherche sur les stratégies employées par l'enfant qui acquiert une seconde langue: stratégies cognitives, sociales et linguistiques. Les travaux de Wong-Fillmore (1976), entre autres, décrivent comment les enfants développent ces stratégies afin de les aider à communiquer le mieux possible avec leurs camarades monolingues et à extraire et inférer les règles de la langue en voie d'acquisition.

3.2. Production monolingue et production bilingue

Il est important, lorsque l'on analyse la production de l'enfant bilingue, de se demander non seulement si l'enfant est en mode monolingue ou en mode bilingue lors de cette production, mais également s'il est en train de devenir bilingue ou a atteint un bilinguisme stable. Un mélange des langues ou un taux d'interférences élevé en mode monolingue peuvent, en effet, souvent être expliqués par le fait que le jeune enfant n'a pas encore différencié ses deux langues (dans le cas de l'acquisition simultanée de celles-ci) ou que l'enfant qui apprend une deuxième langue après la première n'a pas encore acquis complètement cette deuxième langue. Ce n'est que chez l'enfant ayant atteint un bilinguisme stable que l'on peut étudier de manière directe les effets du bilinguisme (et non du devenir bilingue) sur sa production. Nous trouverons certes quelques interférences (surtout au niveau lexical et syntaxique), mais il est fort probable que celles-ci ne nuisent en rien à l'efficacité de la communication. En effet, comme nous l'avons soutenu tout au long de cet article, le bilingue - enfant ou adulte - développera la compétence linguistique nécessaire dans chacune des deux langues afin de faire face aux besoins de la communication. Il est en effet fort dommage qu'une partie

importante des études sur le bilinguisme de l'enfant mette encore l'accent sur ses déviations linguistiques par rapport au langage du monolingue, au lieu d'étudier les stratégies de communication utilisées par l'enfant et leur efficacité.

La recherche sur l'enfant bilingue n'a que très rarement analysé les différents modes de communication dans lesquels il se trouve. Nous trouvons malheureusement encore les termes de "semilinguisme", de "charabia" ou de "baragouinage" utilisés pour caractériser son langage, sans qu'on ait posé au préalable les trois questions suivantes: Le jeune enfant qui acquiert les deux langues simultanément, est-il encore en période de fusion? L'enfant plus âgé qui acquiert une deuxième langue après la première, est-il encore en période d'acquisition? L'enfant qui a atteint un bilinguisme stable, est-il normalement en mode de communication bilingue? Cette troisième possibilité pourrait expliquer en grande partie le prétendu "semilinguisme" d'enfants de minorités linguistiques qui ne sont que rarement en mode strictement monolingue et qui n'ont donc pas eu à développer une compétence de communication monolingue.

Quelques travaux récents ont commencé à déterminer les facteurs qui jouent un rôle dans le choix de langue chez les enfants bilingues et à exposer le développement du code-switching chez ceux-ci (voir Grosjean (1982), Chapitre 4, pour un compte rendu). On a observé, par exemple, que l'enfant se sert très tôt du code-switching pour éclaircir ce qu'il vient de dire ou pour attirer l'attention d'autrui; en revanche, pour souligner quelque chose, pour exclure ou pour créer une distance sociale entre lui et son interlocuteur, cet usage est beaucoup plus tardif.

3.3. Les effets du bilinguisme sur le développement cognitif de l'enfant

De nombreuses études ont été accomplies pour déterminer si le bilinguisme avait un effet positif ou négatif sur le développement cognitif de l'enfant. Jusque dans les années soixante, la majorité des études mettaient l'accent sur les effets négatifs du bilinguisme: retards scolaires, QI moins élevé, marginalisation sociale, troubles psychologiques, langage hésitant, vocabulaire restreint, grammaire imparfaite, etc. Depuis une vingtaine

d'années, cependant, et surtout sous l'influence des travaux canadiens (voir Peal et Lambert, 1962), les études ne font que montrer les aspects positifs du bilinguisme. L'enfant bilingue possède un QI plus élevé, il est en avance par rapport à ses camarades monolingues, il est plus sensible à la relation sémantique entre les mots, il exhibe une plus grande flexibilité cognitive, une plus grande sensibilité sociale, etc. Devant ces résultats contradictoires, le chercheur, l'éducateur ou le parent ne peuvent qu'hésiter. Qu'en est-il vraiment ?

Ce qui devient vite apparent, c'est que les études anciennes diffèrent des études récentes sur toute une série de points: populations testées, méthodes de contrôle, tests utilisés, etc. Les premières études utilisaient souvent des enfants de migrants de niveau socio-économique défavorisé qui comprenaient encore mal (ou même pas du tout) la langue dans laquelle ils étaient testés. Ces enfants étaient comparés à des enfants monolingues sans que l'on assortisse l'âge, le sexe, le niveau socio-économique ou le nombre d'années d'études des groupes, alors que l'on sait maintenant combien ces facteurs sont importants dans les tests cognitifs. Dans les études plus récentes, par contre, nous trouvons une population de bilingues bien différente. Il s'agit souvent d'enfants faisant partie de programmes scolaires dits "d'immersion linguistique" qui ont un niveau socio-économique et culturel élevé. De plus, très souvent, seuls les enfants qui ont atteint un niveau de bilinguisme équilibré passent ces tests, alors que tous ceux qui se servent de leurs deux langues de manière quotidienne mais qui n'en ont pas une maîtrise équivalente sont rejetés. Enfin, nous notons qu'aucune étude ne divise arbitrairement un groupe d'enfants, en début d'expérience, en deux sous-groupes afin de pouvoir comparer - à intervalles réguliers - le sous-groupe qui devient bilingue à celui qui reste monolingue. Or, cela semble être la seule approche qui puisse éviter que les effets éventuels du bilinguisme soient cachés derrière des facteurs indépendants du bilinguisme.

Que pouvons-nous conclure de tout ceci? Qu'un enfant qui ne connaît pas la langue dans laquelle il est testé aura des résultats médiocres? Qu'un enfant qui appartient à un niveau socioculturel défavorisé, et qui ne reçoit pas d'input linguistique approprié, aura également des résultats médiocres? Mais où est le bilinguisme là-dedans? En fait, aucune étude jusqu'à présent n'a

réellement pu isoler les effets dus au seul bilinguisme sur le développement scolaire et cognitif de l'enfant. A chaque fois, d'autres facteurs ont fait que les résultats ne peuvent être imputés de manière catégorique au seul effet du bilinguisme. Il n'y a pas de meilleure conclusion à ce débat que celle de McLaughlin (1978) qui écrit:

"In short, almost no general statements are warranted by research on the effect of bilingualism. It has not been demonstrated that bilingualism has positive or negative consequences for intelligence, linguistic skills, educational attainment, emotional adjustment, or cognitive functioning. In almost every case, the findings of research are either contradicted by other research or can be questioned on methodological grounds. The one statement that is supported by research findings is that command of a second language makes a difference if a child is tested in that language - a not very surprising finding." (p. 206)

Conclusion de la première partie

L'être humain est par nature un être de communication. Il communiquera à l'aide d'une seule langue, de deux ou de plusieurs langues, s'il le faut. A défaut de pouvoir parler et entendre, il utilisera une langue des signes. A défaut de celle-ci, il en inventera une. Face à cette évidence, il est surprenant que la linguistique se soit penchée aussi longtemps sur une seule forme de communication - celle du monolingue - et qu'elle ait utilisé les approches développées dans cette recherche pour étudier d'autres formes de communication telles que celle des bilingues. Chaque forme de communication possède sa propre écologie et devrait donc avoir une analyse qui lui est propre. Ce n'est que lorsque les chercheurs étudieront la communication du bilingue en tant que telle que la recherche sur le bilinguisme se libérera d'un parti pris monolingue. Nous pourrions alors entrevoir la personne bilingue dans sa totalité.

Deuxième partie. Le biculturalisme

S'il est un domaine de recherche souvent mentionné dans la littérature sur le bilinguisme, mais rarement étudié de près, c'est bien celui du biculturalisme. En effet, s'il est vrai que depuis cinquante ans environ la recherche sur les langues et les cultures en contact nous a beaucoup appris sur le bilinguisme et le bilingue, il n'en va pas de même pour le biculturalisme et le biculturel. D'ailleurs, le terme "biculturalisme" ne possède souvent ni définition dans les dictionnaires ni entrées dans les fichiers de bibliothèques. Et pourtant, de nombreux bilingues sont également biculturels et de nombreux aspects liés au bilinguisme (les "avantages" avancés par certains, les "inconvenients" mentionnés par d'autres) sont souvent des traits propres au biculturalisme et non au bilinguisme.

1. Le monoculturalisme existe-t-il?

Un linguiste abordant le domaine de l'ethnologie est frappé par le désaccord qui règne entre chercheurs à propos de la notion même de culture, désaccord aussi grand que celui qui existe autour de la notion de langue en linguistique. Différentes écoles de pensée mettent l'accent sur différents facteurs dans leur définition de la culture, facteurs tels que le comportement des individus, leur connaissance culturelle (connaissance des règles sous-tendant le comportement, les coutumes, les activités, les attitudes), leur identité culturelle, l'organisation de leurs réseaux sociaux, économiques, géographiques, etc. Le non-spécialiste en conclut très vite qu'il y a plusieurs manières de définir le terme "culture" et qu'il devra choisir une définition qui lui est propre. Dans notre perspective, nous considérerons tous les aspects de la vie d'un groupe comme faisant partie de la culture de ce groupe: organisation sociale et politique, règles, comportements, attitudes, croyances, valeurs, habitudes, traditions, littérature, etc.

Mais ceci ne résout pas - et de loin - le problème de la définition de la culture, car il faut maintenant se demander: la culture de qui? Est-ce celle d'un pays, d'une région, d'une classe sociale, d'un groupe d'âge, d'un groupe

social ou économique (école, entreprise, famille, club)? Nous accepterons, avec beaucoup d'autres, que tout individu appartient à une série de réseaux culturels (sous-groupes, sous-cultures) qui se chevauchent plus ou moins (partagent certains aspects, certaines règles) et qui se regroupent en réseaux plus étendus, qui eux-mêmes se regroupent en réseaux encore plus étendus, et ainsi de suite. Tout individu est en quelque sorte "multiculturel" même s'il n'est jamais entré en contact avec une autre culture majeure ou nationale. La question qui se pose, et à laquelle il importe de trouver une réponse, est la suivante: pourquoi est-il acceptable d'appartenir à plusieurs réseaux culturels à l'intérieur d'une même culture (majeure ou nationale) et pourquoi cela ne l'est-il plus lorsqu'un individu se réclame de deux ou plusieurs cultures majeures ou nationales: cheminot *et* père de famille, oui; socialiste *et* catholique, oui; Breton *et* Parisien, oui encore; Allemand *et* Français, non. La réponse devra certainement être trouvée parmi des facteurs tels que l'hégémonie politique d'une nation, la politique nationaliste de celle-ci, l'ethnocentrisme qui en découle, les notions de loyautés nationales et régionales, etc. Ces facteurs feront que certains réseaux culturels seront considérés comme complémentaires tandis que d'autres seront concurrents.

2. Comment caractériser la personne biculturelle?

Nous évoquerons ci-dessous la personne qui appartient à deux cultures majeures. Ceci nous permettra de mieux isoler les caractéristiques du biculturalisme, comme il est plus aisé d'étudier les caractéristiques du bilinguisme chez une personne qui possède deux langues bien distinctes. Nous pourrions par la suite étudier d'autres cas de biculturalisme, tels que ceux issus de contacts de réseaux "mineurs".

En guise de définition de la personne biculturelle, nous proposons qu'elle se caractérise par trois traits distinctifs: a) elle participe, au moins en partie, à la vie de deux cultures (deux mondes, deux réseaux culturels majeurs, deux environnements culturels) et ceci de manière régulière; b) elle sait adapter, partiellement ou de façon plus étendue, son comportement, ses attitudes, son langage à un environnement culturel donné; c) elle combine et

synthétise des traits de chacune des deux cultures. En effet, certains traits (attitudes, croyances, valeurs, goûts et comportements) proviennent de l'une ou l'autre culture et se combinent tandis que d'autres n'appartiennent plus ni à l'une ni à l'autre mais sont la synthèse des deux. C'est cet aspect de synthèse qui reflète sans doute le mieux l'être biculturel.

Nous observons donc chez la personne biculturelle un côté encore adaptable et contrôlable (comportement et attitudes appropriés selon le mode, le contexte, etc.) et un aspect plus figé. Ici, les éléments de cette synthèse sont toujours présents et ne peuvent plus être adaptés à la (ou les) situation(s). La grande différence avec le bilinguisme est que le bilingue peut, quand il le faut, se comporter exclusivement (ou presque) en monolingue, même si sa maîtrise de l'une des langues est loin d'être parfaite, alors qu'il sera beaucoup plus difficile ou impossible pour une personne biculturelle de dissocier totalement les deux cultures qu'elle porte en elle. Certains aspects resteront sous forme de synthèse (attitudes et valeurs, expression corporelle, comportements, goûts vestimentaires, etc.) même lorsque la situation requiert que la personne se comporte en monoculturel.

Trois points méritent discussion. Le premier concerne le biculturel qui, pour des raisons de migration par exemple, ne participe plus à la vie d'une des cultures. Est-il toujours biculturel? Notons que la même question se pose pour le bilingue qui n'utilise plus une de ses langues. A notre avis, cette personne reste biculturelle (au moins à l'état passif) parce qu'elle continue à synthétiser certains traits des deux cultures. Ce n'est que lorsque ces traits se seront restructurés et ne refléteront plus qu'une seule culture que la personne deviendra totalement "monoculturelle". Le deuxième point concerne la personne qui s'identifie à deux cultures mais qui ne participe à la vie que d'une seule et qui ne synthétise pas les traits de ces deux cultures (le Français dont les grands-parents ont émigré de Pologne il y a soixante ans, par exemple, qui se dit Franco-Polonais alors qu'il peut n'avoir aucun trait de la culture polonaise). Cette situation présente une forme de biculturalisme marginale qui mérite qu'on s'y intéresse, mais que nous ne pourrions pas aborder ici. Enfin, il faut examiner la relation, ou l'absence de relation, entre bilinguisme et biculturalisme. Une personne biculturelle n'est pas forcément bi-

lingue et une personne bilingue ne vit pas forcément dans deux cultures. Le Suisse allemand qui utilise le dialecte et l'allemand standard n'est pas pour autant biculturel; de même le Tanzanien trilingue (langue locale, swahili, anglais) n'est que rarement bi- ou triculturel. Et à l'inverse, le juif français qui s'identifie et participe à la vie de la culture juive et de la culture française n'est pas toujours bilingue, de même que ne le sont pas (ou plus) de nombreux Bretons qui continuent néanmoins à participer aux réseaux culturels bretons et français. Des cultures différentes peuvent très bien partager une langue commune sans pour autant avoir la même culture (voir l'Irlande, le Canada, l'Angleterre, les Etats-Unis) et le biculturalisme ne s'accompagne pas forcément d'un bilinguisme, contrairement à ce que pensent certains.

3. Le dilemme d'identité de la personne biculturelle.

Quel est le biculturel qui ne soit pas passé par une crise d'identité, qui ne se soit pas posé la question de savoir qui il était et à quelle culture il appartenait? Probablement pas le biculturel qui est membre d'un groupe culturel reconnu et respecté, et qui peut ainsi trouver au sein de ce groupe une identité propre, mais le biculturel qui vit dans deux cultures et qui se sent rejeté (ou tout au moins mal accepté) par chacune de celles-ci. Le dilemme du biculturel est souvent que les membres "monoculturels" d'une culture ne savent pas comment le catégoriser. Est-il membre de la culture A, de la culture B, d'une nouvelle culture? Car cette catégorisation semble nécessaire pour faciliter l'interaction sociale: "Dis moi qui tu es et je pourrai adapter ou non mon comportement au tien, essayer ou non de te comprendre, t'intégrer ou te rejeter." Pour ce faire, le "monoculturel" se fonde sur certains traits, tels que le lieu de naissance du biculturel, sa parenté, sa langue, sa nationalité, ses traits physiques, et les préjugés, positifs ou négatifs, qu'il a envers l'autre groupe culturel. Cela aboutira à une catégorisation du biculturel comme appartenant à "mon groupe" ou à "l'autre groupe". Cette catégorisation sera le plus souvent absolue. Il semble difficile d'admettre, en effet, qu'une personne n'appartienne que partiellement à un groupe ("soit tu es des nôtres, soit tu ne l'es pas", "soit tu es avec nous, soit tu es contre nous").

Les "monoculturels" respectifs des cultures A et B catégoriseront le biculturel comme appartenant à A ou à B et le feront savoir à la personne avec des remarques allant de: "Nous autres A..." (incluant ainsi le biculturel dans le groupe), à "Qu'est-ce que vous autres B..." jusqu'au "Sale B". En face de la double catégorisation qui en découle, et qui est souvent contradictoire, la culture A vous renvoyant dans la culture B et la culture B dans la culture A, le biculturel devra lui-même choisir sa propre appartenance et son identité. Il prendra en compte la perception des membres de la culture A et B ainsi que d'autres facteurs tels que son attitude vis-à-vis des deux cultures, son histoire personnelle, son statut social, sa parenté, ses besoins d'identité, son aspect physique, etc., et optera pour l'une des quatre solutions suivantes: (a) s'identifier et appartenir uniquement à la culture A; (b) s'identifier et appartenir uniquement à la culture B; (c) rejeter l'une et l'autre culture, et s'identifier et n'appartenir à aucune, et (d) s'identifier et appartenir aux deux cultures dans une perspective biculturelle.

Les trois premiers choix ne reflètent pas la vraie spécificité du biculturel, à savoir qu'il appartient aux deux cultures, au moins en partie. De plus, ils mènent fréquemment à des déchirements familiaux et sociaux qui laisseront trop souvent des cicatrices. Et pourtant, ces choix sont probablement les plus courants dans notre monde contemporain, monde qui ne sait (ou ne peut) accepter la différence, la double appartenance, le fait qu'on puisse être à la fois A et B. Ce phénomène de catégorisation imposée par les cultures est assumé et amplifié par les biculturels eux-mêmes, ce qui conduit nombre d'entre eux à s'intégrer coûte que coûte dans une des deux cultures, quitte à rejeter l'autre, ou à se retrouver exclus de l'une et de l'autre des cultures. Le cas des jeunes Beurs en France est significatif ici: ils sont rejetés à la fois par la société française qui voit en eux des Nord-Africains et par la société d'Afrique du Nord qui les considère comme des "émigrés" ou des Français. Devant ce double rejet, certains opteront pour l'une ou l'autre culture (et feront tout pour s'intégrer à contre-courant) tandis qu'une grande partie d'entre eux se marginaliseront, se disant "de nulle part", "ni d'ici, ni d'ailleurs", "à cheval entre deux cultures", "à la recherche de leur identité". (Certains, il est vrai, trouveront une solution à ce problème en s'identifiant à

un tout autre réseau culturel - celui de la musique ou du théâtre, par exemple - ou à un réseau plus vaste, tel que le réseau européen, méditerranéen, etc.).

Il est frappant, d'ailleurs, de relever le nombre de termes négatifs qui caractérisent les biculturels: marginaux, déracinés, écartelés, aliénés, ambivalents, sans patrie, expatriés, métissés, caméléons, et même traîtres. Ceux-ci reflètent bien le phénomène de double exclusion dont souffre souvent le biculturel. Celui-ci ne cesse de se demander si un jour viendra où les monoculturels pourront l'accepter tel qu'il est, et le laisseront assumer son identité propre - celle d'appartenir à la fois à la culture A et à la culture B, tout en étant une synthèse des deux et ayant ainsi sa propre spécificité.

Le seul refuge du biculturel est souvent de se regrouper avec d'autres biculturels comme lui ("qui se ressemble, s'assemble") et de créer ainsi son propre réseau (ou sous-groupe) culturel, où il ne sera pas "déchiré" entre deux cultures. Le cas des minorités culturelles aux Etats-Unis s'inscrit tout à fait dans cette perspective. Elles demandent que l'on respecte leur spécificité et leur identité propre. Certes, un petit nombre d'entre elles demandent à être rattachées - tout au moins dans l'esprit - à leur culture d'origine. Mais la très grande majorité exige qu'on reconnaisse leur nouvelle identité de synthèse, celle qui est issue du contact de leur culture d'origine et de la culture majoritaire. On entend, par exemple, de nombreux Mexicains-Américains dire: "Nous ne sommes ni Mexicains, ni Américains, mais des Chicanos; nous avons notre propre spécificité et c'est celle-ci qui doit être reconnue". Devant le refus des sociétés d'accepter la double appartenance des biculturels, ces derniers demanderont la reconnaissance de leur nouvelle culture, faite de la combinaison et de la synthèse de deux cultures. Malheureusement, lorsque les biculturels ne sont ni assez nombreux ni assez mobilisés, ils ne peuvent exiger cette reconnaissance. Ils sont acculés alors à choisir parmi les quatre voies mentionnées plus haut, dont trois ne sont que des pis-aller qui reflètent mal leur entité biculturelle.

4. Devenir biculturel

Une personne devient biculturelle parce qu'elle est mise en contact avec deux cultures et doit vivre, au moins en partie, dans ces deux cultures. Ceci peut avoir lieu dès l'enfance (l'enfant naît dans une famille qui est déjà biculturelle ou a des contacts quotidiens avec les deux cultures) et peut continuer tout au long de la vie. C'est le cas d'enfants d'une minorité culturelle qui abordent la deuxième culture en entrant à l'école, d'adolescents et d'étudiants qui sont obligés de poursuivre leur éducation au sein d'une deuxième culture, d'adultes qui émigrent pour des raisons économiques, politiques ou religieuses, de "migrants" de la troisième génération qui redécouvrent leur culture d'origine à l'âge adulte, etc. Une ethnopsychologie du biculturalisme devra un jour spécifier les opérations cognitives et sociales du devenir biculturel et expliquer en quoi celles-ci changent selon les caractéristiques des individus (âge, origine sociale et culturelle, etc.) et les causes du contact (migration, scolarité, occupation, etc.).

Les recherches faites jusqu'à présent ont surtout traité de l'acculturation du migrant. Elles ont décrit l'idéalisation par le futur migrant de la société d'immigration, et ont énuméré les étapes d'adaptation que parcourt celui-ci dans cette société: chocs culturels, isolement, repli sur soi-même, mais aussi parfois sur-adaptation, acculturation plus ou moins rapide (selon l'importance et la concentration du groupe migrant, la présence ou non d'enfants, l'attitude de la société d'immigration vis-à-vis de ce même groupe), "fossilisation" de cette adaptation à un degré d'équilibre entre les deux cultures nécessaire pour la vie de tous les jours, etc. Cette littérature traite aussi de l'idéalisation par le migrant du pays d'origine, du discours qu'il en a, du "choc en retour" où la réalité ne correspond pas (ou plus) à ce dont il avait rêvé, et de l'acceptation plus ou moins permanente d'un état de migration, souvent sous le prétexte "qu'on le fait pour les enfants qui sont nés ici". Cependant, il est rare d'y trouver des éléments d'analyse sur le biculturalisme qui découlent de cette migration. Ces études décrivent plutôt, dans les modèles qu'elles proposent, le passage transitoire d'un monoculturalisme à un autre, et ceci dans l'esprit de la catégorisation discutée dans la

section précédente. Le migrant n'est pas perçu comme un tout qui combine et synthétise certains aspects des deux cultures, un être culturel à part entière, mais plutôt comme un être qui n'est plus tout à fait membre de la culture A et qui n'est pas encore membre de la culture B. Elles prônent alors, selon les opinions politiques de ses auteurs, un retour à la culture d'origine ou une intégration totale dans la culture d'immigration, mais rarement l'acceptation et le développement du biculturalisme. Et pourtant, le migrant qui entre en contact avec une société d'accueil à l'âge adulte et qui y vit pendant un certain nombre d'années reste rarement monoculturel, mais devient à un certain degré biculturel, combinant et synthétisant ainsi l'une et l'autre culture.

Un des aspects les plus intéressants du devenir biculturel est la dynamique qui se développe dans la famille migrante. Nous y trouvons souvent une tension entre un désir d'adaptation totale à la culture d'immigration chez les enfants de deuxième génération et le désir de maintien de la culture d'origine chez les parents. De nombreuses études et récits autobiographiques ont mis l'accent sur les conséquences souvent pénibles qui résultent de cette tension: querelles familiales, blocages, ruptures, etc. Ce qui est triste dans cette situation c'est que la position tranchée des antagonistes est souvent dictée par les deux cultures en question et non choisie par les personnes concernées. Les membres de la culture d'origine font pression sur les parents pour qu'ils ne "laissent pas partir" les enfants, tandis que ceux-ci se sentent poussés par la société d'immigration (les camarades d'école, par exemple) à renoncer à la culture de leurs parents. Nombre d'entre eux choisiront cette voie du rejet de la culture d'origine mais le regretteront souvent à l'âge adulte. Cette situation est d'autant plus absurde que parents et enfants sont en fait les uns et les autres des êtres biculturels, qui combinent et synthétisent - certes à des degrés divers - les traits de chacune des deux cultures, des êtres biculturels à qui ni la culture d'origine ni la culture d'immigration ne donnent malheureusement le droit d'assumer et de vivre leur biculturalisme.

5. Décrire la personne biculturelle

Nous n'aurons que peu de choses à dire concernant la description de la personne biculturelle, car nous nous trouvons ici dans une région mal explorée. Une recherche précise devra donc tenter de cerner les différents traits qui caractérisent cet être. Quels sont, par exemple, les éléments (comportements, croyances, attitudes, etc.) qui s'intègrent dans la synthèse des deux cultures (et par conséquent deviennent inadaptables), et quels sont ceux qui demeurent flexibles et interchangeables selon la situation culturelle dans laquelle se trouve la personne? Un modèle du comportement bilingue pourrait-il être adapté au biculturel? Selon ce modèle, le biculturel choisirait en partie ses comportements, attitudes, idées, croyances, en fonction de la situation, monoculturelle ou biculturelle. Dans le premier cas - la situation monoculturelle - il tente de se comporter en monoculturel et essaye de désactiver son autre "côté culturel", sans pouvoir y réussir totalement cependant, et ceci à cause de l'aspect de synthèse des cultures. Dans le deuxième cas - la situation où il se trouve avec d'autres biculturels - il adopte un comportement de base (celui de l'une ou l'autre culture) et incorpore, selon le moment, des traits de l'autre culture. Il fait, en quelque sorte, du "code-switching" et de "l'emprunt" au niveau des traits et des comportements culturels. Ce modèle pourrait rendre compte du comportement du biculturel selon les situations dans lesquelles il se trouve, mais jusqu'à un certain point seulement, car comme nous l'avons dit précédemment, il y a dans chaque biculturel une entité homogène qui ne peut être désactivée ou alternée. Il serait utile, cependant, de pousser ce modèle jusqu'à ses limites, afin de constater s'il peut décrire le biculturel, au moins en partie.

Une description satisfaisante du biculturel devra également tenir compte de l'image qu'il se fait de lui-même: Qui est-il? Comment se compare-t-il au monoculturel? Quels sont les avantages et les inconvénients d'être biculturel? A-t-il un rôle spécifique à jouer (comme intermédiaire entre deux cultures, par exemple)? Quel est l'effet subjectif du biculturalisme sur sa vie, sa personnalité et ses relations humaines? Cette description devra aussi analyser la dynamique intérieure: le flux et reflux de certains traits culturels chez

l'individu, traits qui refléteront le va-et-vient entre les cultures, ses choix, son intégration plus ou moins rapide à l'intérieur d'une culture, les événements sociaux (mariages, décès, changements de statuts), qui feront que sa compétence biculturelle se restructurera tout au long de sa vie.

Conclusion de la deuxième partie

Le contact entre cultures se fait, en premier lieu, par l'intermédiaire et à l'intérieur de la personne biculturelle. Cette personne combine et synthétise à des degrés divers les aspects des deux cultures; elle est, à l'échelon individuel, ce que pourrait devenir une culture de contact. Elle n'est ni la somme des deux cultures en question, ni le réceptacle des deux cultures distinctes, mais une entité qui combine et synthétise les aspects et les traits de ces deux cultures, et ceci de façon originale et personnelle. Elle a donc sa propre compétence culturelle, sa propre expérience, sa propre écologie; ce n'est que lorsque cette réalité sera comprise et acceptée par les chercheurs et les membres des sociétés "monoculturelles" que l'on pourra enfin découvrir et décrire cette personne biculturelle.

Bibliographie

- APPEL, R. et P. MUYSKEN (1987): *Language Contact and Bilingualism*, Londres, Edward Arnold.
- BAETENS-BEARDMORE, H. (1986): *Bilingualism: Basic Principles*, Clevedon, Angleterre, Tieto.
- BURLING, R. (1978): "Language development of a Garo and English speaking child", in: Hatch E. (éd.): *Second Language Acquisition*, Rowley, Mass., Newbury House.
- GROSJEAN, F. (1982): *Life with two Languages: An Introduction to Bilingualism*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.

- HAKUTA, K. (1986): *Mirror of language: The debate on bilingualism*, New York, Basic Books.
- HAMERS, J. et M. BLANC (1983): *Bilinguisme et biculturalisme*, Bruxelles, Mardaga.
- HAUGEN, E. (1969): *The Norwegian language in America: A study in Bilingual Behavior*, Bloomington, Indiana, University of Indiana Press.
- LEOPOLD, W. (1970): *Speech Development of a Bilingual Child*, New York, AMS Press.
- LÜDI, G. et B. PY (1986): *Etre bilingue*, Berne, Peter Lang.
- MACNAMARA, J. (1967): "The bilingual's linguistic performance: A psychological overview", *Journal of Social Issues*, 23, 59-77.
- McLAUGHLIN, B. (1978): *Second-Language Acquisition in Childhood*, Hillsdale, New Jersey, Lawrence Erlbaum Associates.
- OBLER, L. et M. ALBERT (1978): "A monitor system for bilingual language processing", in: Paradis, M. (éd.), *Aspects of Bilingualism*, Columbia, South Carolina, Hornbeam Press.
- PARADIS, M. (1985): "On the representation of two languages in one brain", *Language Sciences*, 7(1), 1-39.
- PEAL, E. et W. LAMBERT (1962): "The relation of bilingualism to intelligence", *Psychological Monographs*, 76, 546.
- PENFIELD, W. (1959): "The learning of languages", in: Penfield, W., Roberts, L., *Speech and Brain Mechanisms*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press.
- PFAFF, C. (1979): "Constraints on language mixing: Intrasentential code-switching and borrowing in Spanish/English", *Language*, 55, 291-318.
- POPLACK, S. (1980): "Sometimes I'll start a sentence in Spanish Y TERMINO EN ESPANOL: Towards a typology of code-switching", *Linguistics*, 18, 581-618.
- ROMAINE, S. (1989): *Bilingualism*, London, Blackwell.
- SANKOFF, D. et S. POPLACK (1980): "A formal grammar for code-switching", *Centro de Estudios Puertorriquenos Working Papers*, 8, 1-55.
- TIMM, L. (1975): "Spanish-English code-switching: el porque y how-not-to", *Romance Philology*, 28, 473-482.
- VOLTERRA, V. et T. TAESCHNER (1978): "The acquisition and development of language by bilingual children", *Journal of Child Language*, 5, 311-326.
- WONG-FILLMORE, L. (1976): *The second time around: cognitive and social strategies in second language acquisition*, Dissertation, Stanford University.